

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 5

Artikel: Lè crouïès et lè z'Espagnolets
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'il n'a pas passé seulement quinze jours de suite avec sa Joséphine.

— Ma foi non ; il était encore plus souvent dehors que nous... Eh ! Monsieur le régent ! Mais qu'est-ce que vous faites par là ?... quel bon nouveau ?... Voulez-vous pas vous asseoir un moment ?...

— Merci, je viens de prendre un verre avec un de mes collègues, et comme je tiens à rentrer ce soir, je veux visiter un peu la place de fête.

— Nous nous rentournons aussi ce soir, notre notaire nous attend pour une affaire ; ça fait qu'on prendra le train ensemble. Et pi, si ça ne vous dérange pas, nous ferons un petit tour avec vous par là.

— Avec grand plaisir, messieurs.

— Alors vous avez sans doute bien visité l'Exposition, depuis mon départ d'Yverdon ?...

— Eh bien, pas pour dire, fit Grognoz, nous aimons mieux y retourner plus tard ; il y aura moins de monde. On a voulu y aller hier, mais c'était toujours pis. Alors j'ai dit au beau-frère, si au lieu de se faire cougner pendant demie-heure vers cette porte nous allions dire bonjour à l'ami B., vous savez, le père de la jolie demoiselle, puisqu'on n'a pas encore pu le voir ? Nous y sommes allés épi la journée s'est passée comme ça sans s'en apercevoir.

— Mademoiselle Angéline y était-elle ? demanda le régent d'un air embarrassé.

— Aloo, et le papa aussi.

— Vous a-t-il parlé du mariage de cette charmante enfant avec l'élégant monsieur en question ?

Et Favey riait aux éclats :

— Ah ! ah ! elle est bonne celle-là !..... Vous êtes bien toujours le même, mossieu le régent. Mais aussi vous ne voulez pas nous écouter. Il y a pas plus de mariage là que sur ma main.

Ceci entre nous : on a comme ça fait causer un peu le père, sans faire semblant de rien, et il nous a tout raconté.

— Bah ! exclame l'instituteur.

— Oui. Et savez-vous ce que c'est que ce beau mossieu dont vous avez tant peur ?... Un commis-voyageur, une espèce de freluquet qui vend des liqueurs, et qui les embête tous avec sa blague, chaque fois qu'il vient. Voilà tout !

Ah ! si vous croyez que mademoiselle Angéline se laisse ainsi entortiller par ce saute-ruisseau, vous vous trompez ; elle n'est pas si tantoume que ça ; elle voit clair, allez, épi le père aussi.

— Sans doute, sans doute.... Ah ! quelle ravissante femme ! fit l'instituteur avec un soupir de soulagement et un rayon de joie dans les prunelles.

— Alors, laissez-moi vous dire, continue Favey, tout en buvant un verre avec le régent, on lui a comme ça un peu parlé de vous...

— C'est pas possible !...

— Attendez, attendez, bougez pas le bateau, faut pas croire qu'on lui a dit l'affaire d'embêtement ; ça est venu peu-za-peu. On lui a dit que ma foi sa fille nous plaisait rudement, mais qu'il y avait quelqu'un que nous connaissions à qui elle plaisait encore bien plusse, un brave jeune homme qui était venu deux fois au café avec nous. « Peut-on vous demander qui c'est ? » qu'il nous dit comme ça. « Pourquoi pas, qu'à lui réponds. C'est mossieu l'instituteur de chez nous, qui est aimé et estimé de tout le village et qui a une des meilleures places du canton de Vaud. Alors vous savez.... il est seul.... et.... »

— « Oh ! je ne demande pas mieux que de faire sa connaissance ; au moins on sait à qui on a affaire, on peut causer... A présent, vous savez.... c'est pas à moi à faire l'amour pour lui. »

— Il vous a répondu cela !.....

— Oui, mossieu le régent, voilà comment ça s'est passé, ajouta Grognoz, mon beau-frère vous a dit la pure vérité. Epi ne faites toujours votre nigaud, estuisez le terme comme on dit, allez-y rondement, loyalement.... Vous qui maniez si bien la plume, envoyez vite un petit mot de billet par écrit au père ; alors une fois l'affaire engrenée, ça ira tout seul.

Tout en causant ainsi et marchant à petits pas, ils arrivèrent près du grand carrousel connu sous le nom de *montagnes russes*, et dont toutes les petites voitures étaient bondées, chacun voulant tâter de ce curieux mode de locomotion ; c'était un véritable engouement.

L'instituteur n'y tenant plus de joie, prit les deux mains de Grognoz en s'écriant : « Chers amis ! que vous me faites de bien !... Vous le savez, la dernière fois que nous allâmes au café et que nous la vimes causer presque intimement avec le dit personnage, tout espoir m'abandonna ; vous m'encourageâtes à persister, il est vrai, mais j'étais si ébranlé... Mais pardon, je crois vraiment que voila ces dames ! »

— Quelles dames ? demanda Grognoz.

— Mesdames vos épouses... là... sur les montagnes russes... Voyez... attendez... là, là !

Les deux beaux-frères écarquillaient les yeux, mais ne pouvaient personne reconnaître parmi ce monde entraîné dans une course folle aux sons de l'orgue de Barbarie.

Puis Favey s'écria tout à coup : « Ma foi, on le dirait presque... Attendez qu'elles repassent... C'est que ça tourne d'un dare qu'on est tout ébloui. »

Bientôt le mouvement de la machine se ralentit, et il n'y avait plus à douter, ces messieurs se trouvaient bel et bien en présence de leurs chères moitiés.

(A suivre.)

Un de nos lecteurs nous envoie, sous le voile de l'anonyme, les jolis vers suivants, en réponse à ceux que nous avons publiés samedi dernier, sous le titre *Grand'mère*, et signés : Augusta Coupey.

La défense des grand'mères.

Je viens pour relever le gant,
En l'honneur des pauvres grand'mères.
Quoique chétif et peu fringant,
Ceignant mon casque et ma rapière,
J'accours, rempli de bonne foi,
Engager un galant tournoi.
Eh quoi ! vous dites, gente dame,
Si j'ai bien compris vos raisons,
Que l'on devient jaune et grognon
En vieillissant, et que la flamme
Du soleil, ne chauffe plus
Ces êtres tristes et perclus.
O que nenni ! j'en sais plus d'une
Qui ne boude pas le soleil
Et sourit même au clair de lune ;
Qui ne cède pas au sommeil
Au prône. En plus, gaie et charmante,
Se promenant sans embarras,
Alerte, point du tout tremblante,
Et ne toussant pas tant que ça.
Toujours par le bien occupée
Du logis, bienfaisante fée,
Gâtant ceux-ci, gâtant ceux-là.
Lorsqu'on fut sage, qu'on fut bonne,
A l'heure où s'enfuit la beauté,
Les cheveux blancs sont la couronne
Qui parle d'immortalité.
Combien, qui la portent, sercines ;
Avec un petit air de reines ;
Puis quand la mort vient les ravir
On pleure... Elles étaient si chères
Et l'on bénit leur souvenir.
J'ai dit : Et vivent les grand'mères !

Un Don Quichotte.

Lè crouiès dierrès et lè z'Espagnolets.

C'est portant terriblio qu'on ne pouèssè jamé vivrè ein pé deïn stu pourro mondo, kà lài a portant adé dào graduzo decé, delé ; et cliào qu'eïnmodont lè niésès c'est justameint lè pàys qu'on dit civilisà, kà quand bin l'on dà z'écoulès po lè z'èduqu' à, d'ài z'incourà et d'ài menistrès po lào, prèdzi que ti lè z'homme sont fràrès, ne sont conteints què quand pào-vont allà subastà et robà d'ài z'altro pàys que ne lào dàivont rein, bourlà lè màisons, ètéri lè dzeins et fèrè à pàyi dà z'impoù à cliào que ne passent pas l'arma à gautse.

L'est cein que font deïn stu moment lè z'Espagnolets deïn ce pàys qu'on lài dit : Cubà, iò on fà lè pe bounès cigarès dè Grandson. Lè dzeins dè per lè que sont onco dèzo la patta dè l'Espagne volliont fèrè à Davet et ma fài l'ont bin rèsen ; mà l'Espagne lào z'a einvouyi contrè, quatre iadzo mè dè bataillons que y'eïn a z'u à la dèfrepèniè dè Polhi-lo-Grand, et sont lè à ferraili et à mettrè tot à fù et à sang, que ma fài l'ont dào fi à retooдрè, kà cliào gaillà dè per lè n'ont pas poaire dè lào cresenà et dè se branquà contrè leu, qu'on ne sà pas onco cein que ceïn va bailli. Tadai que cliào bràvès dzeins pouèssont nettiyi lo pàys dè cliào z'Espagnolets, coumeint lè petits cantons ont fé ài baillis lè z'altro iadzo.

Ora, s'on savà du quand lè z'Espagnolets fotemassont per lè, faut retornà coumeint vo vé derè, on bocon ein derrai.

Dào teïms iò la jografie n'étai pas onco einveintàie, qu'Ulysse Guinand n'avai pas onco écrit l'abrègè et iò n'avai onco min dè mappemonde, l'Espagne étai la premiere dè l'écoula ein Urope, et l'avai dza passà *Essacé* que lè z'altro n'eïn étiont pas onco à *Qualande*. Lè godem, lè iaia, lè borgognons, lè macaroni, lè dieu-me-dane, lè combi et lè cosaques n'étiont onco què dà crazetis à coté ; ma ceïn a bin tsandzi du adon et cliào z'Espagnolets ont bin dérupidà.

Deïn ce teïms l'étiont dà tot fins po allà ein liquietès et ein alleint dinsè roudà ein naviot su la granta golhie, m'eïnlevine s'on bio dzo que y'avai avoué leu on certain Colomb, qu'on lài desà Christofe, n'ont pas trovà on pàys qu'on ein avai jamé oïu parlà et que n'étai pas su lo cadastre. Et coumeint cliào z'Espagnolets étiont bataillà què dà tonaires, l'ont dè suite tsertsi nièze ài dzeins dè stu pàys et lào z'ont de : « Ora, n'ia pas ! s'agit pas dè cresenà ; voutro pàys no convint, no lo faut, coute qui coute ; on va vo mettrè dà baillis po vo fèrè à pàyi lè s'impoù, et dà dimiào, et arreindzi vo ! cliào que faront lè renitants, gâ ! faut dzourè ! »

Ma fài cliào pourro diablo ont bin coudi sè rebiffà ; mà n'ont pas pu sè branquà contrè, kà n'aviont po arma à fù, què d'ài nounous et d'ài beclirès, tandi que cliào dè pè l'Espagne aviont d'ài batons bornus que cratchivont lo fù coumeint d'ài seringuès et que fasont dà débordenàies que lè pourrès dzeins dè per lè cruront que cliào gaillà manièvent lo tounéro, et l'ont du bastà et sè soumettrè. Et l'est dinsè que cliào z'Espagnolets ont prai on eïmpartià dè cliào pàys qu'on a su ein après que c'étai l'Amèrica ; mà quòui trào impognè, mau retint ; ceïn est bin z'allà por leu tandi on part dè teïms ; mà tsau pou et petit z'à petit, cliào gaillà dè pè l'Amèrica sè sont allurà ; l'ont coumeinci à fèrè « torche-mireau » et à traïrè la leinga ài baillis ; sè sont rebiffà contrè lè z'Espagnolets et ont fini pè lè fottrè frou dè tsi leu ein lào deseint : « A la revoyance ! »

L'Espagne n'a bintout pe rein z'u per lè què ceïn que lài restè ora, dont lo pàys dè pè Cuba, que vao fèrè coumeint lè z'altro. Volliont-te rèsuissi ? Diabe lo mot y'eïn sé ; deïn ti lè cas, on tsin su son fémè ein vaut dou, et ceïn sè porrà bin que l'ausson lo dessus. Cliào dier-

rès contrè clliào pourrès dzeins, c'est dè la dieuséri. On l'ao gràvè d'ètrè mairès tsi leu, que cein n'est pas justo. Assebin que lè z'Anglais pè lè z'Indès et quasu pertot, lè Français pè lo Tonquien et pè Madacaca, lè z'Etaliens pè vai la mer Rodze, lè z'Espagnolets pè lè z'Amériquès et ti lè z'autro que vont imbètà lè dzeins per tsi leu quand cein ne lè vouatiè pas, que ti clliào gaillà reçaïdiont onna bouna dèdzalàie et que séyont d'obezi dè sè reinfatà tsi leu coumént 'na ratta dein son perte, vouaïque cein que l'ao corzo dè bon tieu.

Conte bourguignon.

Un évêque avait à pourvoir une cure. Les concurrents étaient trois : mérite réel, droits égaux.

L'évêque, ami de la justice, était dans un grand embarras : il ne savait à qui donner la pomme.... je veux dire la cure. Pourtant, son indécision ne pouvait priver le troupeau de berger!

A tout hasard, il convia à dîner les trois abbés. Les idées viennent à table, se dit-il, et peut-être surgira-t-il un fait capable de fixer mon choix.

Au jour dit arrivèrent les convives. Le premier, long et maigre, face blême, homme à oraisons; le deuxième, petit, coquet, frisé, musqué, un élégant de sacristie; l'autre, trululent, au ventre rebondi, au nez purpurin, flairant plutôt *bourgogne* qu'*oremus*.

Si la chère était bonne?... on le sait, du reste :

Table d'évêque vaut bien table de moine.

Tous prirent place, douillettement assis dans de moelleux fauteuils, faisant face à une respectable artillerie de verres de formes et de dimensions diverses, laissant prévoir que l'action serait chaude. Les yeux s'allumèrent, les narines s'ouvrirent, les estomacs éprouvèrent certaines titillations bien connues des gourmets. Mais un voile de tristesse restait sur les visages. Chacun des candidats sentait son concurrent, les mines étaient longues.

L'évêque, bon vivant, vieillard aimable, n'aimait guère les mines soucieuses, surtout à table.

Pour faire naître la gaieté, il eut une inspiration céleste, chose naturelle chez un homme d'église.

Voulant résoudre sur-le-champ la question, il prit un œuf mollet (il y en avait sur la table) et tint à ses convives le langage suivant :

— Mes fils, choisir parmi vous étant fort difficile, je suis décidé à faire curé celui qui, sur cet œuf, trouvera le plus beau mot latin. A vous, mon fils, dit-il au plus maigre des trois.

Celui-ci se recueillit un instant, puis brisant la coquille du dos de son couteau, il dit : *Cassatus*.

L'évêque eut un sourire approbatif.

Le deuxième reçut l'œuf des mains de son confrère, leva les yeux au ciel, prit quelques grains de sel et soupira : *Sallissatus*.

Le prélat devint indécis.

— A moi, dit le troisième tout prêt à la riposte, et dans sa large bouche, l'œuf entier disparut, tandis qu'il clamait : *Gobatus*.

L'évêque, émerveillé, applaudit des deux mains et, séance tenante, nomma curé celui qui venait de si bien gober l'œuf préparé par ses concurrents.

L.-A. GRELÉ.

Prendre une paille. — C'est de Londres, suppose Montécourt, que nous vient l'expression « prendre une paille, » laquelle, en langage populaire, signifie s'enivrer.

Au dix-septième siècle, en effet, l'ivrognerie était si répandue à Londres que ses habitants avouaient sans honte ce vice au grand jour.

Hommes, femmes et enfants se grisaient en commun, et les aubergistes — ce détail est singulièrement significatif — écrivaient sur leurs portes :

« Ivre, un penny; ivre-mort, deux pence; la « paille » est gratuite. »

Or, cette « paille » ou « paille » était le lit sommaire que le débitant mettait à la disposition des ivrognes incapables de regagner leur logis.

« Prendre une paille, » c'était donc s'enivrer à ne plus pouvoir marcher.

Costume académique. — Voici, avec les prix en regard, la liste des effets d'habillement, de grand et de petit équipement et des armes, que doit acquérir un membre de l'Académie française, à son incorporation sous la coupole :

| | |
|-------------------------|---------|
| Habit avec broderie.... | Fr. 500 |
| Gilet de drap blanc.... | » 25 |
| Pantalon à bandes..... | » 70 |
| Chapeau à plumes..... | » 55 |
| Boîte à chapeau..... | » 4 |
| Epée..... | » 35 |
| Porte-épée..... | » 5 |

C'est donc au total Fr. 694

Journal de l'Exposition nationale suisse. — Le N° du 15 janvier contient : A l'Exposition de Genève : Le jardin alpin, le pavillon de la presse, au Palais des beaux-arts. L'Ecole polytechnique fédérale. L'horlogerie en Suisse. Uno Sguardo generale all'Esposizione. La grande cheminée du Palais fédéral. Un bronze à cire perdue. Au pays de Tell, par A. Meylan. — Tous ces articles, d'une lecture on ne peut plus intéressante, sont illustrés de gracieuses vignettes, ou de grandes planches, d'un travail très soigné.

Boutades.

M^{me} L... tient absolument à unir un jeune homme et une jeune fille, tous deux doués d'un fort mauvais caractère.

— Mais vous préparez là, fait remarquer quelqu'un, un ménage exécrable, mal assorti.

— C'est possible, dit la dame, mais ça n'en fera qu'un, tandis que, si ces jeunes gens se mariaient chacun de leur côté, ça en ferait deux.

Un mot de Victor Hugo :

L'auteur de *Notre-Dame de Paris* était en omnibus, lorsqu'une ravissante jeune femme pénétra dans la voiture; elle se dirige vers une stalle vide, mais un arrêt brusque des chevaux la fait tomber assise sur le poète.

La jeune femme, toute confuse, murmure :

— Je vous demande pardon, monsieur.

— Et moi, répond Victor Hugo, je vous remercie...

Maman, dit bébé, v'là qu'il pleut, ouvre donc ton pépin!

— Monsieur bébé, je vous défends d'employer des mots d'argot; on dit « parapluie ».

— Bien, m'man.

On rentre à la maison, papa fait réciter sa leçon à bébé.

— Quel fut le père de Charlemagne?

Et bébé :

— Parapluie-le-bref, papa!

La foule s'amasse devant une maison d'où l'on ne voit pas sortir la moindre fumée, mais que, néanmoins, trois pompes à vapeur inondent.

L'un des curieux à Calino :

— Où est donc le feu? On ne voit rien.

— Ma foi! monsieur, c'est peut-être qu'il ne peut pas prendre!

Un jour le général comte de Girardin, qui

louchait d'une manière déplorable, arrive aux Tuileries, trouve le grand chambellan dans une embrasure de fenêtre : « Eh bien, mon prince, lui demande-t-il en s'approchant familièrement, comment vont les affaires? »

— Ma foi, général, comme vous voyez, de travers.

Un honorable docteur envoie un de ses commis porter une boîte de pilules à un malade et une caisse contenant six lapins vivants à un de ses amis.

Malheureusement, le commis se trompe et remet la caisse au malade et les pilules à l'ami.

Stupéfaction du patient lorsque, avec les lapins, il reçoit la prescription suivante :

« En avaler deux toutes les demi-heures. »

On parle d'un de ces « tapeurs » du boulevard, qui ont le génie de l'emprunt et se feraient prêter de l'argent par Harpagon.

— Il est impossible de lui refuser de l'argent, dit une de ses victimes; il demande avec tant d'esprit.

— De l'esprit à l'emporte-pièces!

On raconte cette piquante anecdote sur le peintre parisien Descamps, chez lequel le petit Caïn, apprenti menuisier, reçut ses premières leçons de dessin.

Un jour, Descamps devait dîner en ville. Au moment de sortir, il s'aperçoit que son pantalon avait besoin du secours d'une main diligente. Il le quitta et, par le petit Caïn, l'envoya chez la concierge. Il resta en caleçon, enveloppé dans sa robe de chambre. La réparation demandait quelques minutes; le gamin était remonté, trouvant le maître qui abrégait les lenteurs de l'attente en lui corrigeant son dessin. Soudain, on frappe. Qui vient là? Le visiteur se nomme. Ciel! C'est le duc d'Orléans! (grand-père du prince qui porte actuellement ce titre).

— Mais, monseigneur, lui crie Descamps, je ne peux pas vous ouvrir. Je n'ai pas de pantalon.

— Je le sais bien, répond le duc d'Orléans, puisque je vous le rapporte!

Et, en effet, le plus populaire des princes entre en riant, tenant à la main l'inexpressible dûment restauré. Le duc avait demandé à la concierge si l'artiste était chez lui. « Parfaitement, avait répondu cette femme d'un esprit peu compliqué, et, puisque vous montez chez M. Descamps, tenez, mon jeune monsieur, vous serez bien aimable de lui monter aussi sa culotte. »

Le prince avait accepté de bonne grâce, et fidèlement s'acquittait de sa mission pour la confusion de l'artiste qui criait au gamin : « Tu vois ce qui arrive par ta négligence! »

THÉÂTRE. — De l'avis de tous, la représentation de jeudi comptera au nombre des mieux réussies, des plus brillantes de la saison. La pièce de Pailleron, les *Cabotins*, si habilement mouvementée, et dont les satiriques observations, les allusions piquantes, captivent vivement le spectateur, a été interprétée d'une manière irréprochable par notre Compagnie dramatique, dont l'éloge n'est plus à faire. Espérons que cet attrayant spectacle nous sera donné à nouveau.

On annonce pour demain la **Closerie des Genets**, drame en sept actes, par F. Soulié, joué pour la première fois à l'Ambigu comique, en 1846.

« F. Soulié, nous dit une critique très qualifiée, n'a jamais si complètement réussi à la scène, jamais il n'a dépensé tant d'imagination, de grâce, d'esprit, de vigueur et surtout de cœur que dans ce drame. »

La représentation de demain sera donc une vraie fête dramatique. C'est assez dire qu'il y aura foule.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.